

Sténopé

Félix Durand

Numéro 155, automne 2017

Chaque nuit au treizième coup, dis des clameurs étranges, chante !

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87469ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Durand, F. (2017). Sténopé. *Moebius*, (155), 61–65.

STÉNOPE

Félix Durand

Non, pas de récit, plus jamais.

Maurice Blanchot

J'entame la première pellicule (exposition de la surface à la lumière). Rien n'est visible au creux de ma paume hormis les muscles qui se tendent quand tes doigts déplient le papier. Le daguerréotype bien dissimulé, ma charpente épie les secousses que provoquent les marteaux sur ton crâne. Dans cet espace où le ciment coule sous les plaines, je mets fin à la dictature des mythologies.

J'ai vu les mots que tu as déposés sur ta langue : *nous habiterons les zones sinistrées, à la périphérie des spectres lumineux. Nos mains frôleront la crosse des revolvers et nous sèmerons des morts dans les yeux des chats pour y voir pousser le lichen.* Mais à l'écart des tubes cathodiques, nul lieu sans pandémie ou contrebande. L'échec suinte à l'orée des pores comme le sang fuit de l'image.

Le négatif dévoile nos peaux laissées en jachère sur le lit (une petite chambre noire). La gestation a lieu, me dis-tu, à l'intérieur des ventres que le désir transforme en musique. La nuit met feu aux pouponnières, le liquide sur le papier révèle doucement la forme d'un taureau qu'on abat d'un coup d'estoc. C'est une fiction mineure et rougeâtre où l'on tord des vertèbres sous les nuages.

Dis-moi ce que tu dis en le disant, avais-tu écrit sur l'envers d'une photo. Je ne cherche pourtant pas autre chose que l'ultime sabotage, celui qui rendra la chair aux archives et le noir aux allumettes (la lumière fait disparaître les visages). Dans ce récit où je marche du bout des doigts, l'espace se fait de plus en plus étroit pour nos corps recroquevillés.

Noir : aucune trace de la lune pour l'obturateur. Quelqu'un quelque part pleure son fils. Je le sais, je l'ai vu, je l'ai entendu. Ça a fait le bruit d'une corde qui glisse sur une poutre. On charge une arme, on dépose le canon sur sa tempe, on attend la détonation. On oublie l'histoire dans un calepin et on ferme les yeux. À l'aube de l'attentat, tu m'avais demandé : *est-ce que Lazare a véritablement existé ?* Tu as pris un crayon et j'ai écrit.